

bourgeoisie à laquelle nous avons déjà fait allusion. Pour celle-ci, la théorie du libéralisme, à une époque donnée par exemple, a eu le sens d'une simple idéalisation ou rationalisation de ses intérêts ; les programmes de ses partis politiques en général expriment le statut de certaines de ses couches ; pour le prolétariat, le bolchévisme, s'il représentait en une certaine mesure une rationalisation de la condition ouvrière, était aussi une interprétation opérée par une fraction de l'avant-garde associée à une intelligentsia relativement séparée de la classe. En d'autres termes, il y a deux raisons à la déformation de l'expression ouvrière : le fait qu'elle est l'œuvre d'une minorité qui est extérieure à la vie réelle de la classe ou est contrainte d'adopter une position d'extériorité à son égard et le fait qu'elle est utopie (ce terme n'étant nullement pris dans son acception péjorative) c'est-à-dire projet d'établir une situation dont le présent ne contient pas toutes les prémisses. Certes, les idéologies du mouvement ouvrier représentent bien celui-ci sous un certain rapport puisqu'il les reconnaît pour siennes, mais elles le représentent sous une forme dérivée.

La troisième approche serait plus spécifiquement historique ; elle consisterait à rechercher une continuité dans les grandes manifestations de la classe depuis son avènement, à établir que les révolutions, ou plus généralement les diverses formes de résistance ou d'organisation ouvrières (associations, syndicats, partis, comités de grève ou de lutte) sont les moments d'une expérience progressive et à montrer comment cette expérience est liée à l'évolution des formes économiques et politiques de la société capitaliste.

C'est enfin la quatrième approche que nous jugeons la plus concrète ; au lieu d'examiner de l'extérieur la situation et le développement du prolétariat, on chercherait à restituer de l'intérieur son attitude en face de son travail et de la société et à montrer comment se manifeste dans sa vie quotidienne ses capacités d'invention ou son pouvoir d'organisation sociale.

Avant toute réflexion explicite, toute interprétation de leur sort ou de leur rôle, les ouvriers ont un comportement spontané en face du travail industriel, de l'exploitation, de l'organisation de la production, de la vie sociale à l'intérieur et en dehors de l'usine et c'est, de toute évidence, dans ce comportement que se manifeste le plus complètement leur personnalité. A ce niveau les distinctions du subjectif et de l'objectif perdent leur sens : ce comportement contient éminemment les idéologies qui en constituent en une certaine mesure la rationalisation, comme il suppose les conditions économiques dont il réalise lui-même l'intégration ou l'élaboration permanente.

Une telle approche n'a guère été, nous l'avons dit, utilisée jusqu'à maintenant ; sans doute, trouve-t-on dans l'analyse de la classe ouvrière anglaise au XIX^e siècle que présente le Capital des renseignements qui pourraient la servir, cependant la préoccupation essentielle de Marx consiste à décrire les conditions de travail et de vie des ouvriers ; il s'en tient donc à la première approche que nous mentionnions. Or, depuis Marx, nous ne pourrions citer que des documents « littéraires » comme essais de description de la personnalité ouvrière. Il est vrai que depuis quelques années est apparue, essentiellement aux Etats-Unis, une sociologie « ouvrière » qui prétend analyser concrètement les rapports sociaux au sein des entreprises et proclame ses intentions pratiques.

Cette sociologie est l'œuvre du patronat ; les capitalistes « éclairés » ont découvert que la rationalisation matérielle avait ses limites, que les objets-hommes avaient des réactions spécifiques dont il fallait tenir compte si l'on voulait tirer d'eux le meilleur parti, c'est-à-dire les soumettre à l'exploitation la plus efficace — admirable découverte en effet qui permet de remettre en service un humanisme hier taylorisé et qui fait la fortune de pseudo-psychanalystes appelés à libérer les ouvriers de leur ressentiment comme d'une entrave néfaste à la productivité ou de pseudo-sociologues chargés d'enquêter sur les attitudes des individus à l'égard de leur travail et de leurs camarades et de mettre au point les meilleures méthodes d'adaptation sociale. Le malheur de cette sociologie est qu'elle ne peut par définition atteindre la personnalité prolétarienne car elle est condamnée par sa perspective de classe à l'aborder de l'extérieur et à ne voir que la personnalité de l'ouvrier producteur simple exécutant irréductiblement lié au système d'exploitation capitaliste. Les concepts qu'elle utilise, celui d'adaptation sociale, par exemple, ont pour les ouvriers le sens contraire qu'ils ont pour les enquêteurs et sont donc dépourvus de toute valeur (pour ces derniers, il n'y a d'adaptation qu'aux conditions existantes, pour les ouvriers l'adaptation implique une inadaptation à l'exploitation). Cet échec montre les présuppositions d'une analyse véritablement concrète du prolétariat. L'important est que ce travail soit reconnu par les ouvriers comme un moment de leur propre expérience, un moyen de formuler, de condenser et de confronter une connaissance ordinairement implicite, plutôt « sentie » que réfléchie et fragmentaire. Entre ce travail d'inspiration révolutionnaire et la sociologie dont nous parlions, il y a toute la différence qui sépare la situation du chronométrage dans une usine capitaliste et celle d'une détermination collective des normes dans le cas d'une gestion ouvrière. Car c'est bien comme un chronométreur de sa « durée psychologique » que doit nécessairement apparaître à l'ouvrier l'enquêteur venu pour scruter ses tendances coopératives ou son mode d'adaptation. En revanche, le travail que nous proposons se fonde sur l'idée que le prolétariat est engagé dans une expérience progressive qui tend à faire éclater le cadre de l'exploitation ; il n'a donc de sens que pour des hommes qui participent d'une telle expérience, au premier chef, des ouvriers.

A cet égard, l'originalité radicale du prolétariat se manifeste encore. Cette classe ne peut être connue que par elle-même, qu'à la condition que celui qui interroge admette la valeur de l'expérience prolétarienne, s'enracine dans sa situation et fasse sien l'horizon social et historique de la classe ; à condition donc de rompre avec les conditions immédiatement données qui sont celles du système d'exploitation. Or, il en va tout différemment pour d'autres groupes sociaux. Des américains étudient par exemple avec succès la petite bourgeoisie du Middle West comme ils étudient les Papous des îles d'Alor ; quelles que soient les difficultés rencontrées (et qui concernent toujours la relation de l'observateur avec son objet d'étude) et la nécessité pour l'enquêteur d'aller au-delà de la simple analyse des institutions afin de restituer le sens qu'elles ont pour des hommes concrets, il est possible d'obtenir dans ces cas-là une certaine connaissance du groupe étudié sans pour autant partager ses normes et accepter ses valeurs. C'est que la petite bourgeoisie comme les Papous a une existence sociale

objective qui, bonne ou mauvaise, est ce qu'elle est, tend à se perpétuer sous la même forme et offre à ses membres un ensemble de conduites et de croyances solidement liées aux conditions présentes. Tandis que le prolétariat n'est pas seulement, nous l'avons suffisamment souligné, ce qu'il paraît être, la collectivité des exécutants de la production capitaliste ; sa véritable existence sociale est cachée, bien sûr solidaire des conditions présentes, mais aussi source de contradiction du système actuel (d'exploitation), avènement d'un rôle en tous points différents du rôle que la société lui impose aujourd'hui.

Cette approche concrète, que nous jugeons donc suscitée par la nature propre du prolétariat, implique que nous puissions rassembler et interpréter des témoignages ouvriers ; par témoignages, nous entendons surtout des récits de vie ou mieux d'expérience individuelle, faits par les intéressés et qui fourniraient des renseignements sur leur vie sociale. Enumérons à titre d'exemple quelques-unes des questions qui nous semblent le plus intéressant à voir aborder dans ces témoignages et que nous avons pour une bonne part définies à la lumière de documents déjà existants (12).

On chercherait à préciser : a) la relation de l'ouvrier à son travail (sa fonction dans l'usine, son savoir technique, sa connaissance du processus de production — sait-il par exemple d'où vient et où va la pièce qu'il travaille — son expérience professionnelle — a-t-il travaillé dans d'autres usines, sur d'autres machines, dans d'autres branches de production ? etc... ; son intérêt pour la production — quelle est sa part d'initiative dans son travail, a-t-il une curiosité pour la technique ? A-t-il spontanément l'idée de transformations qui devraient être apportées à la structure de la production, au rythme du travail, au cadre et aux conditions de vie dans l'usine ? A-t-il en général une attitude critique à l'égard des méthodes de rationalisation du patronat ; comment accueille-t-il les tentatives de modernisation ?)

b) Les rapports avec les autres ouvriers et les éléments des autres couches sociales au sein de l'entreprise (différence d'attitudes à l'égard des autres ouvriers, de la maîtrise, des employés, des ingénieurs, de la direction) conception de la division du travail que représente la hiérarchie des fonctions et celle des salaires ? Préférerait-il faire une partie de son travail sur machine et l'autre dans des bureaux ? S'est-il accommodé du rôle de simple exécutant ? Considère-t-il la structure sociale à l'intérieur de l'usine comme nécessaire ou en tout cas « allant de soi » ? Existe-t-il des tendances à la coopération, à la compétition, à l'isolement ? Goût pour le travail d'équipe, individuel ? Comment se répartissent les rapports entre les individus ? Rapports personnels ; formation de petits groupes ; sur quelle base s'établissent-ils ? Quelle importance ont-ils pour l'individu ? S'ils sont différents des rapports qui s'établissent dans les bureaux, comment ceux-ci sont-ils perçus et jugés ? Quelle importance la physionomie sociale a-t-elle à ses yeux ? Connaît-il celle d'autres usines et les compare-t-il ? Est-il exactement informé des salaires attachés aux différentes fonctions dans l'entreprise ? Confronte-t-il ses feuilles de paie avec celles des camarades ? etc...

c) La vie sociale en dehors de l'usine et la connaissance de ce

(12) « L'ouvrier américain » publié par *Socialisme ou Barbarie*, n° 1. Témoignage, Les Temps Modernes, juillet 1952.

qui advient dans la société totale. (Incidence de la vie à l'usine sur la vie à l'extérieur ; comment son travail, matériellement et psychologiquement influence-t-il sa vie personnelle, familiale par exemple ? Quel milieu fréquente-t-il en dehors de l'usine ? En quoi ces fréquentations lui sont-elles imposées par son travail, son quartier d'habitation ? Caractéristiques de sa vie familiale, rapports avec ses enfants, éducation de ceux-ci, quelles sont ses activités extra-professionnelles ? Manière dont il occupe ses loisirs ; a-t-il des goûts prononcés pour un mode déterminé de distraction ? En quelle mesure utilise-t-il les grands moyens d'information ou de diffusion de la culture : livres, presse, radio, cinéma ; attitude à cet égard, par exemple quels sont ses goûts... non seulement quels journaux lit-il ? Mais ce qu'il lit d'abord dans le journal ; dans quelle mesure s'intéresse-t-il à ce qui se passe dans le monde et en discute-t-il ? (l'événement politique ou social, la découverte technique ou le scandale bourgeois), etc....

d) Le lien avec une tradition et une histoire proprement prolétarienne. (Connaissance du passé du mouvement ouvrier et familiarité avec cette histoire ; participation effective à des luttes sociales et souvenir qu'elles ont laissées ; connaissance de la situation des ouvriers d'autres pays ; attitude vis-à-vis de l'avenir, indépendamment d'une estimation politique particulière, etc...)

Quel que soit l'intérêt de ces questions, on peut à juste titre s'interroger sur la portée de témoignages individuels. Nous savons bien que nous ne pourrions en obtenir qu'un nombre très restreint : de quel droit généraliser ? Un témoignage est par définition singulier — celui d'un ouvrier de 20 ans ou de 50, travaillant dans une petite entreprise ou dans un grand trust, militant évolué, jouissant d'une forte expérience syndicale et politique, ayant des opinions arrêtées ou dépourvu de toute formation et de toute expérience particulière — comment, sans artifice, tenir pour rien ces différences de situation et tirer de récits si différemment motivés un enseignement de portée universelle ? La critique est sur ce point largement justifiée et il paraît évident que les résultats qu'il serait possible d'obtenir seront nécessairement de caractère limité. Toutefois, il serait également artificiel de dénier pour autant tout intérêt aux témoignages. C'est d'abord que les différences individuelles, si importantes soient-elles ne jouent qu'au sein d'un cadre unique, qui est celui de la situation prolétarienne et que c'est celle-ci que nous visons au travers des récits singuliers beaucoup plus que la spécificité de telle vie. Deux ouvriers placés dans des conditions très différentes ont ceci de commun qu'ils sont soumis l'un et l'autre à une forme de travail et d'exploitation qui est pour l'essentiel la même et qui absorbe pour les trois quarts leur existence personnelle. Leurs salaires peuvent présenter un écart sensible, leurs conditions de logement, leur vie familiale n'être pas comparables, il demeure que leur rôle de producteurs, de manieurs de machines et leur aliénation est profondément identique. En fait, tous les ouvriers savent cela ; c'est ce qui leur donne des rapports de familiarité et de complicité sociale (alors qu'ils ne se connaissent pas) visibles au premier coup d'œil pour un bourgeois qui pénètre dans un quartier prolétarien. Il n'est donc pas absurde de chercher sur des exemples particuliers des traits qui ont une signification générale, puisque ces cas ont suffisamment de ressemblances pour se distinguer ensemble de tous les cas concernant d'autres couches de la société. A quoi il faut ajouter que la

méthode du témoignage serait bien davantage critiquable si elle visait à recueillir et à analyser des opinions car celles-ci offrent nécessairement une large diversité, mais, nous l'avons dit, ce sont les attitudes ouvrières qui nous intéressent, quelquefois, certes, exprimées dans des opinions, mais souvent aussi défigurées par elles et en tout cas plus profondes et nécessairement plus simples que celles-ci qui en procèdent ; ainsi serait-ce une gageure manifeste de vouloir induire à partir de quelques témoignages individuels les opinions du prolétariat sur l'U.R.S.S. ou même sur une question aussi précise que celle de l'éventail des salaires, mais nous paraît-il beaucoup plus facile de percevoir les attitudes à l'égard du bureaucrate, spontanément adoptées au sein du processus de production. Enfin, il convient de remarquer qu'aucun autre mode de connaissance ne pourrait nous permettre de répondre aux problèmes que nous avons posés. Disposerions-nous d'un vaste appareil d'investigation statistique (en l'occurrence de très nombreux camarades ouvriers susceptibles de poser des milliers de questions dans les usines, puisque nous avons déjà condamné toute enquête effectuée par des éléments extérieurs à la classe) cet appareil ne nous servirait de rien, car des réponses recueillies auprès d'individus anonymes et qui ne pourraient être mises en corrélation que d'une manière quantitative seraient dépourvues d'intérêt. C'est seulement rattachées à un individu concret que des réponses se renvoyant les unes aux autres, se confirmant ou se démentant peuvent dégager un sens, évoquer une expérience ou un système de vie et de pensée qui peut être interprété. Pour toutes ces raisons, les récits individuels sont d'une valeur irremplaçable.

Ceci ne signifie pas que, par ce biais, nous prétendions définir ce que le prolétariat est dans sa réalité, une fois rejetées toutes les représentations qu'il se fait de sa condition quand il s'aperçoit à travers le prisme déformant de la société bourgeoise ou des partis qui présentent l'exprimer. Un témoignage d'ouvrier, si significatif, si symbolique et si spontané soit-il demeure cependant déterminé par la situation du témoin. Nous ne faisons pas ici allusion à la déformation qui peut provenir de l'interprétation de l'individu mais à celle que le témoignage impose nécessairement à son auteur. Raconter n'est pas agir et suppose même une rupture avec l'action qui en transforme le sens ; faire par exemple le récit d'une grève est tout autre chose qu'y participer, ne serait-ce que parce qu'on en connaît alors l'issue, que le simple recul de la réflexion permet de juger ce qui, sur l'instant, n'avait pas encore fixé son sens. En fait c'est bien plus qu'un simple écart d'opinion qui apparaît dans ce cas, c'est un changement d'attitude ; c'est-à-dire une transformation dans la manière de réagir aux situations dans lesquelles on se trouve placé. A quoi il s'ajoute que le récit met l'individu dans une position d'isolement qui ne lui est pas non plus naturelle. C'est solidairement avec d'autres hommes qui participent à la même expérience que lui, qu'un ouvrier agit ordinairement ; sans parler même de la lutte sociale ouverte, celle qu'il mène d'une manière cachée mais permanente au sein du processus de production pour résister à l'exploitation, il la partage avec ses camarades ; ses attitudes les plus caractéristiques, vis-à-vis de son travail ou des autres couches sociales il ne les trouve pas en lui comme le bourgeois ou le bureaucrate qui se voit dicter sa conduite par ses intérêts d'individu, il en participe plutôt comme de réponses collectives.

La critique d'un témoignage doit précisément permettre d'apercevoir dans l'attitude individuelle ce qui implique la conduite du groupe, mais, en dernière analyse l'une et l'autre ne se recouvrent pas et le témoignage ne nous procure qu'une connaissance incomplète. Enfin, et cette dernière critique rejoint partiellement la première en l'approfondissant, on doit mettre en évidence le contexte historique dans lequel ces témoignages sont publiés ; ce n'est pas d'un prolétaire éternel qu'ils témoignent mais d'un certain type d'ouvrier occupant une position définie dans l'histoire, situé dans une période qui voit le reflux des forces ouvrières dans le monde entier, la lutte entre deux forces de la société d'exploitation réduire peu à peu au silence toutes les autres manifestations sociales et tendre à se développer en un conflit ouvert et en une unification bureaucratique du monde. L'attitude du prolétariat, même cette attitude essentielle que nous recherchons et qui en une certaine mesure dépasse une conjoncture particulière de l'histoire, n'est toutefois pas identique selon que la classe travaille avec la perspective d'une émancipation proche ou qu'elle est condamnée momentanément à contempler des horizons bouchés et à garder un silence historique.

C'est assez dire que cette approche qualifiée par nous de concrète est encore abstraite à bien des égards, puisque trois aspects du prolétariat (pratique, collectif, historique) ne se trouvent abordés qu'indirectement et sont donc défigurés. En fait le prolétariat concret n'est pas objet de connaissance ; il travaille, lutte, se transforme ; on ne peut en définitive le rejoindre théoriquement mais seulement pratiquement en participant à son histoire. Mais cette dernière remarque est elle-même abstraite car elle ne tient pas compte du rôle de la connaissance dans cette histoire même, qui en est une partie intégrante comme le travail et la lutte. C'est un fait aussi manifeste que d'autres que les ouvriers s'interrogent sur leur condition, et la possibilité de la transformer. On ne peut donc que multiplier les perspectives théoriques, nécessairement abstraites, même quand elles sont réduites, et postuler que tous les progrès de clarification de l'expérience ouvrière font mûrir cette expérience. Ce n'était donc pas, par une clause de style que nous disions des quatre approches — successivement critiquées — qu'elles étaient complémentaires. Ceci ne signifiait pas que leurs résultats pouvaient utilement s'ajouter, mais plus profondément qu'elles communiquaient en rejoignant par des voies différentes, et d'une manière plus ou moins compréhensive, la même réalité, que nous avons déjà appelée, faute d'un terme plus satisfaisant, l'expérience prolétarienne. Par exemple nous pensons que la critique de l'évolution, du mouvement ouvrier, de ses formes d'organisation et de lutte, la critique des idéologies et la description des attitudes ouvrières doivent nécessairement se recouper ; car les positions qui se sont exprimées d'une manière systématique et rationnelle dans l'histoire du mouvement ouvrier et les organisations et les mouvements qui se sont succédé coexistent, en un certain sens, à titre d'interprétations ou de réalisations possibles dans le prolétariat actuel ; au-dessous, pour ainsi dire, des mouvements réformiste, anarchiste, ou stalinien il y a chez les ouvriers procédant directement du rapport avec la production une projection de leur sort, qui rend possibles ces élaborations et les contient simultanément ; de même des techniques de lutte qui

paraissent associées à des phases de l'histoire ouvrière (1848, 1870 ou 1917) expriment des types de relations entre les ouvriers qui continuent d'exister et même de se manifester (sous la forme par exemple d'une grève sauvage, dépourvue de toute organisation). Ce qui ne signifie pas que le prolétariat contienne, de par sa seule nature, tous les épisodes de son histoire ou toutes les expressions idéologiques possibles de sa condition, car l'on pourrait aussi bien retourner notre remarque et dire que son évolution matérielle et théorique l'a amené à être ce qu'il est, s'est condensée dans sa conduite actuelle lui créant un nouveau champ de possibilités et de réflexion. L'essentiel est de ne pas perdre de vue en analysant les attitudes ouvrières que la confiance ainsi obtenue est elle-même limitée et que, plus profonde ou plus compréhensive que d'autres modes de connaissance, non seulement elle ne supprime pas leur validité mais doit encore s'associer à eux, sous peine d'être inintelligible.

Nous avons déjà énuméré une série de questions que l'analyse concrète devrait nous permettre de résoudre ou de mieux poser, nous voudrions maintenant indiquer — après avoir formulé des réserves sur leur portée — comment elles peuvent se grouper et contribuer à un approfondissement de la théorie révolutionnaire. Les principaux problèmes concernés nous paraissent être les suivants : 1) Sous quelle forme l'ouvrier s'approprie-t-il la vie sociale ? — 2) Comment s'intègre-t-il à sa classe, c'est-à-dire quelles sont les relations qui l'unissent aux hommes qui partagent sa condition et en quelle mesure ces relations constituent-elles une communauté délimitée et stable dans la société ? — 3) Quelle est sa perception des autres couches sociales, sa communication avec la société globale, sa sensibilité aux institutions et aux événements qui ne concernent pas immédiatement son cadre de vie ? — 4) De quelle manière subit-il matériellement et idéologiquement la pression de la classe dominante, et quelles sont ses tendances à échapper à sa propre classe ? — 5) Quelle est enfin sa sensibilité à l'histoire du mouvement ouvrier, son insertion de fait dans le passé de la classe et sa capacité d'agir en fonction d'une tradition de classe ?

Comment ces problèmes pourraient-ils être abordés et quel est leur intérêt ? Prenons en exemple celui de l'appropriation de la vie sociale. Il s'agirait d'abord de préciser quels sont le savoir et la capacité technique de l'ouvrier, sans aucun doute des renseignements concernant directement son aptitude professionnelle sont nécessaires ; mais on devrait aussi rechercher comment la curiosité technique apparaît en dehors de la profession dans les loisirs, par exemple dans toutes les formes de bricolage, ou dans l'intérêt accordé à toutes les publications scientifiques ou techniques ; il s'agirait de mettre en évidence la connaissance qu'a l'ouvrier des problèmes du mécanisme de l'organisation industrielle, sa sensibilité à tout ce qui touche l'administration des choses. Sans se désintéresser d'une évaluation du niveau culturel de l'intéressé, en prêtant à l'expression le sens étroit que la bourgeoisie donne ordinairement à ce terme (volume des connaissances littéraires, artistiques, scientifiques) on essaierait de décrire le champ d'information que lui ouvrent le journal, la radio et le cinéma. En même temps on se préoccuperait de savoir si le prolétaire a une manière propre d'envisager les événements et les

conduites, quels sont ceux qui suscitent son intérêt (qu'il en soit le témoin dans sa vie quotidienne ou qu'il en prenne connaissance par le journal, qu'il s'agisse de faits d'ordre politique ou, comme on dit, de faits divers). L'essentiel serait de déterminer s'il y a une mentalité de classe et en quoi elle diffère de la mentalité bourgeoise.

Nous ne fournissons que des indications sur ce point ; vouloir les développer serait anticiper sur les témoignages eux-mêmes, car c'est eux seuls qui peuvent non seulement permettre une interprétation mais aussi révéler l'étendue des questions concernées dans un ordre de recherches donné. L'intérêt révolutionnaire de la recherche est manifeste. En bref il s'agit de savoir si le prolétariat est ou non assujéti à la domination culturelle de la bourgeoisie et si son aliénation le prive d'une perspective originale sur la société. La réponse à cette question peut soit faire conclure que toute révolution est vouée à l'échec puisque le renversement de l'Etat ne pourrait que ramener tout l'ancien fatras culturel propre à la société précédente, soit permettre d'apercevoir le sens d'une nouvelle culture dont les éléments épars et le plus souvent inconscients existent déjà.

Il est à peine besoin de souligner, sinon contre des critiques de mauvaise foi trop prévisibles, que cette enquête sur la vie sociale du prolétariat ne se propose pas d'étudier la classe de l'extérieur, pour révéler sa nature à ceux qui ne la connaissent pas ; elle répond aux questions précises que se posent explicitement les ouvriers d'avant-garde et implicitement la majorité de la classe dans une situation où une série d'échecs révolutionnaires et la domination de la bureaucratie ouvrière ont miné la confiance du prolétariat dans sa capacité créatrice et son émancipation. Les ouvriers, encore dominés sur ce point par la bourgeoisie, pensent qu'ils n'ont aucune connaissance en propre, qu'ils sont seulement les parias de la culture bourgeoise. C'est qu'en fait leur créativité n'est pas là où elle devrait se manifester selon les normes bourgeoises, leur culture n'existe pas comme un ordre séparé de leur vie sociale, sous la forme d'une production des idées, elle existe comme un certain pouvoir d'organisation des choses et d'adaptation au progrès, comme une certaine attitude à l'égard des relations humaines, une disposition à la communauté sociale. De ceci les ouvriers pris individuellement n'ont qu'un sentiment confus, puisque l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de donner un contenu objectif à leur culture au sein de la société d'exploitation, leur fait douter de celle-ci et croire à la seule réalité de la culture bourgeoise.

Prenons enfin un second exemple ; comment décrire le mode d'intégration du prolétaire à la classe ? Il s'agirait, dans ce cas, de savoir comment l'ouvrier perçoit, au sein de l'entreprise, les hommes qui partagent son travail et les représentants de toutes les autres couches sociales ; quelle est la nature et le sens des rapports qu'il a avec ses camarades de travail, s'il a des attitudes différentes à l'égard d'ouvriers appartenant à des catégories différentes (professionnel, O.S., manoeuvre) ; si ses relations de camaraderie se prolongent en dehors de l'usine ; s'il a tendance ou non à rechercher des travaux qui nécessitent une coopération ; s'il a toujours travaillé en usine, dans quelle situation il a commencé à le faire, s'il pense à la possibilité d'accomplir un travail différent ; si jamais une occasion s'est présentée

à lui de changer de métier ? S'il fréquente des milieux étrangers à sa classe et quelle opinion il a d'eux ; en particulier s'il a des attaches avec un milieu paysan et comment il juge ce milieu ? Il faudrait confronter avec ces renseignements des réponses fournies sur des points très différents : évaluer, par exemple, la familiarité de l'individu avec la tradition du mouvement ouvrier, l'acuité des souvenirs qui sont pour lui associés à des épisodes de la lutte sociale, l'intérêt qu'il a pour cette lutte, indépendamment du jugement qu'il porte sur elle (on peut trouver ensemble une condamnation de la lutte inspirée par un pessimisme révolutionnaire et un récit enthousiaste des événements de 1936 ou de 44) ; repérer la tendance à envisager l'histoire et plus particulièrement l'avenir du point de vue du prolétariat ; noter les réactions à l'égard des prolétariats étrangers, notamment d'un prolétariat favorisé comme celui des Etats-Unis ; chercher enfin dans la vie personnelle de l'individu tout ce qui peut montrer l'incidence de l'appartenance à la classe et les tentatives de fuite par rapport à la condition ouvrière (l'attitude à l'égard des enfants, l'éducation qu'on leur donne, les projets qu'on forme sur leur avenir sont à cet égard particulièrement significatifs).

Ces renseignements auraient l'intérêt de montrer, d'un point de vue révolutionnaire, de quelle manière un ouvrier fait corps avec sa classe, et si son appartenance à son groupe est ou non différente de celle d'un petit bourgeois ou d'un bourgeois à son propre groupe. Le prolétaire lie-t-il son sort à tous les niveaux de son existence, qu'il en soit ou non conscient, au sort de sa classe ? Peut-on vérifier concrètement les expressions classiques mais trop souvent abstraites de conscience de classe ou d'attitude de classe, et cette idée de Marx que le prolétaire, à la différence du bourgeois, n'est pas seulement membre de sa classe, mais individu d'une communauté et conscient de ne pouvoir s'affranchir que collectivement.

« Socialisme ou Barbarie » souhaite susciter des témoignages ouvriers et les publier, en même temps qu'il accordera une place importante à toutes les analyses concernant l'expérience prolétarienne. On trouvera dès ce numéro le début d'un témoignage (13) ; il laisse de côté une série de points que nous avons énumérés ; d'autres témoignages pourront au contraire les aborder aux dépens des aspects envisagés dans ce numéro. En fait il est impossible d'imposer un cadre précis. Si nous avons paru, dans le cours de nos explications, nous rapprocher d'un questionnaire, nous pensons que cette formule de travail ne serait pas valable ; la question précise imposée de l'extérieur peut être une gêne pour le sujet interrogé, déterminer une réponse artificielle, en tout cas imprimer à son contenu un caractère qu'il n'aurait pas sans cela. Il nous paraît utile d'indiquer des directions de recherche qui peuvent servir dans le cas d'un témoignage provoqué ; mais nous devons être attentifs à tous les modes d'expression susceptibles d'étayer une analyse concrète. Au reste, le véritable problème n'est pas celui de la forme des documents, mais celui de leur interprétation. Qui opérera des rapprochements jugés significatifs entre telle et telle réponse, révélera au-delà du contenu explicite du document les intentions ou les attitudes qui l'inspirent, confrontera enfin les divers témoignages entre eux ? Les camarades de la revue « Socialisme ou Barbarie ? » Mais ceci ne

(13) La vie en usine, p. 48.

va-t-il pas contre leur intention, puisqu'ils se proposent surtout par cette recherche de permettre à des ouvriers de réfléchir sur leur expérience ? Le problème ne peut être artificiellement résolu, surtout à cette première étape du travail. Nous souhaitons qu'il soit possible d'associer les auteurs mêmes des témoignages à une critique collective des documents. De toutes manières, l'interprétation, d'où qu'elle vienne, aura l'avantage de rester contemporaine de la présentation du texte interprété. Elle ne pourra s'imposer que si elle est reconnue exacte par le lecteur, celui-ci ayant la faculté de trouver un autre sens dans les matériaux qu'on lui soumet.

Notre objectif est, pour l'instant, de réunir de tels matériaux et nous comptons sur la collaboration active des sympathisants de la Revue.